

600 tristes sires lèvent leur verre à la santé de Maurras et de Xavier Vallat

— Au Roy, à Maurras, au Maréchal !...
A ma droite, la douairière sur le retour lève sa voilette et son verre de bordeaux rouge fourni par « nos amis de province ».

— Au Roy !... répond son vis-à-vis, un Sud-Américain à fine moustache, agent de Peron, de passage à Paris.
— Moi, dit la douairière, je suis monarchiste depuis ma naissance. Ce n'est pas d'hier, condamnation pour coups et blessures.

— Vous, au moins, vous êtes un vrai camelot, dit, admirative, la douairière sur le retour : vous savez ce que c'est que donner des coups de poings.
— C'était le bon temps, dit le camelot, modeste.
— Aujourd'hui, remarque un jeune voyou prétentieux, on ne fait même plus de tête. Pas moyen de se faire arrêter !

La conversation roule aussi sur le sort de ce pauvre Pétain, de ce cher Maurras (heureusement, ils reçoivent des colis d'Amérique) et sur les événements qu'a subi le Maître au long de sa vie, surtout quand l'Action Française était mal en Cour, par la faute du frère de de la Rocque, éminence grise d'alors.

Avant même le dessert, des chants se répètent d'un bout de la salle à l'autre — si l'on peut appeler « chants », ces morceaux grossiers de haine, repris par des voix hystériques. La table voisine de la mienne, qui porte l'écrieu Banque et bourse, n'est pas la moins bruyante.

Le « vieux-de-la-vieille » gueule tant qu'il en perd son ratelier. Ils prennent à leur compte l'air de la « Carmagnole » pour dire à la gueuse leur volonté de la pendre malgré les Juifs et les Allemands. On jure du niveau intellectuel de ces productions musicales, par ce rajonnement contenu dans le refrain de la royale :

« Français, nous voulons la France
Mais à la France il faut un Roi.

Il faut le dire : mises à part les illusions de la propagande et de la suggestion collective, ces disciples de Maurras ne se considèrent comme tels que de se considérer comme tels.

X.X.X.
(Suite page 2.)



La République au potage... feu !
La couverture du menu distribué à tous les convives, au banquet de l'Action Française

dans la vaste salle sonore : hommes de main de toutes sortes, provocateurs du Boul Mich', six-févieristes compagnons de Chiappe, collabos endurcis ; quelques blancs becs, cheveux en brosse, fils de famille élevés dans la haine de la démocratie ; femmes à plumes et monocles ; gentlemen moustachus et cyniques.

Vingt tables, sans compter la grande, dite « d'honneur », au centre de laquelle siège le lieutenant du maître, Maurice Pujol en personne.
Non loin de moi, un « vieux-de-la-vieille », tendant le cou, désigne les « personnalités » : le général Laffont, chef des Eclairiers de France, le colonel Josse, Jacques Maurras, neveu de l'autre, le marquis de Bellevall, Calzant, chef des Camelots, quelques prêtres, dont un de l'Arriège, etc.

Le but de ce banquet : regrouper les forces monarchico-fascistes en France. Il fait suite à un congrès, qui s'est tenu la veille. Il est, disait l'invitation, le point de départ d'une grande campagne politique.

Le Roi (noir) de la tribu des Bamangwato a épousé une dactylo londonienne

UNE véritable révolution pacifique vient de bouleverser les mœurs de la tribu des Bamangwato. A l'unanimité (ou presque) de ses 6.000 membres, elle vient d'élire pour reine une dactylo londonienne, Ruth Williams.

Les noirs de la tribu des Bamangwato, dans la colonie britannique du Bechouanaland, à proximité de l'Union Sud-Africaine, ne sont pas racistes. Et c'est sans histoire qu'ils ont applaudi au mariage de leur jeune prince Seretse Khama avec Ruth la Blanche, qu'il a connue à Oxford où il faisait ses études.
Au pays de Malan, on ne voit pas les choses du même oeil. Un tel mariage et de plus, assis sur un trône, est un bien mauvais exemple pour les racistes du Cap.
Dès que la nouvelle fut connue, le Congrès des Eglises hollandaises de l'Union Sud-Africaine demanda à son gouvernement anglais de faire cesser ce scandale. Motif : « La non-discrimination entre blancs et non-blancs détruirait la pureté de la race et entraînerait la disparition de la civilisation chrétienne en Afrique du Sud ».

Le Bureau sud-africain des Affaires Raciales s'est aussi emparé de la question. Pour proclamer que « si l'administration britannique ne prenait pas de sanctions à l'égard des Bamangwato se trouvant en conflit direct avec la politique nationale de l'Union Sud-Africaine ».

DES MINISTRES ALLEMANDS S'ENGAGENT A COMBATTRE L'ANTISEMITISME

La constitution d'un gouvernement en Allemagne orientale reste au premier plan de l'actualité.
« DROIT ET LIBERTÉ » publie aujourd'hui en exclusivité mondiale le point de vue de trois membres de ce gouvernement sur le racisme et l'antisémitisme. Ces déclarations, recueillies par notre correspondant à Berlin, Lydie Lambert, ne peuvent, nous n'en doutons pas, qu'intéresser au plus haut point les lecteurs de notre journal.

Luitpold STEIDLE
ministre chrétien-démocrate du Travail et de la Santé

« C'EST justement parce que je suis chrétien et croyant que je me dresse avec vigueur contre l'antisémitisme. La lutte contre les Juifs a toujours servi à l'impérialisme allemand à masquer son désir de soumettre et d'asservir les autres peuples européens.
» Toute manifestation d'antisémitisme, tout excès antisémite doit être combattu avec la dernière vigueur comme un essai de ranimer l'impérialisme allemand. »

Dr Leo ZUCKERMANN
Secrétaire d'Etat à la Présidence de la République

« LA Constitution de la République Démocratique d'Allemagne qui vient d'entrer en vigueur fait de l'antisémitisme un crime d'Etat. C'est dire l'importance que le nouveau gouvernement de l'Allemagne attache à la lutte contre les idées racistes qui sont le vestige le plus sordide et le plus dangereux de ce passé fasciste que nous voulons effacer.
» Nous sommes pleinement conscients de la responsabilité que le peuple allemand a encourue dans l'effrayant génocide de la population juive au cours des onze années d'hitlérisme. Malheureusement, l'antisémitisme n'est pas seulement une chose du passé. Aujourd'hui, il joue un rôle important dans la campagne générale de haine et de méfiance par laquelle l'impérialisme cherche à dresser les peuples les uns contre les autres.
» C'est pourquoi, en combattant l'antisémitisme, nous avons conscience de lutter pour la paix. »

Georg HANDKE
commerce extérieur et du Ravitaillement

« AUGUSTE BEBEL, le Jules Guesde de la social-démocratie allemande, disait déjà que l'antisémitisme est « le socialisme des imbéciles ». Depuis lors, il s'est révélé comme quelque chose de beaucoup plus grave : comme l'arme de la réaction la plus effrénée contre le progrès à l'intérieur et pour les conquêtes et les annexions à l'extérieur. Lutter contre l'antisémitisme et désarmer ses propagandistes, c'est servir la démocratie. »



Katherine Dunham, qui a fait courir Paris, est revenue Elle a participé, samedi dernier, à la vente de charité du Comité National des Ecrivains.
enthousiaste. Sur notre cliché : Katherine Dunham vérifie les costumes de deux danseuses de sa troupe.

A Munich, une jeune fille blanche ne peut pas sortir avec un Noir

(DE NOTRE ENVOYE SPECIAL EN ALLEMAGNE WILLIAM WOLF)

FRANCFORT-SUR-LE-MAIN. — Parlez avec des Juifs restés en Allemagne occidentale, et vous constaterez qu'un sentiment croissant d'insécurité les a envahis. En fait, l'antisémitisme, ici, est violent, d'accusés disent même qu'il est pire que jamais. Plus inquiétant, peut-être, que l'acte d'hostilité ouvert n'apparait le malaise ressenti par le Juif qui parle ou se lie avec des Allemands dont il n'a pas imaginé dès l'abord combien ils sont « montés » à son égard.

Un « Lewin » pour les femmes d'Offenbach ?
La tension dans l'atmosphère résulte directement des derniers incidents antisémites.

Francfort en a eu un exemple récemment. A Offenbach, faubourg de Francfort, le Dr Herbert Lewin avait été nommé médecin-chef de la clinique pour femmes de la communauté. A une réunion du conseil municipal, l'adjoint du maire Karl Kasperowitz déclara que les femmes d'Offenbach ne pouvaient se fier à un Dr Lewin. Il prit la tête d'un mouvement pour annuler la nomination. L'incident fut rapporté par un journal de Francfort et il y eut immédiatement de nombreuses protestations dans certains milieux. Le gouvernement militaire américain fut informé de la controverse, ordonna une enquête et conclut, dans son rapport, qu'il n'y avait pas de doute : il s'agissait bien de faits d'antisémitisme. Le conseil municipal se réunit à nouveau, en présence de cen-

taines de spectateurs, et après avoir discuté du problème décida de suspendre Kasperowitz.
L'exemple vient de haut
Les Allemands, d'ailleurs, ne sont pas les seuls à blâmer : les officiers et les hauts fonctionnaires américains semblent aussi enclins à donner dans l'antisémitisme. Leur attitude influence non seulement l'homme de la rue mais le soldat américain.

Dans un café de Francfort j'ai été témoin d'une scène bien significative. Un soldat américain, fortement éméché s'avis soudain de la présence de certain consommateur, et lui demanda : « Vous ne seriez pas Juif par hasard ? ». L'autre répondit affirmativement. Alors le soldat de-

déchaîna un flot d'insultes assorties d'arguments du genre : « En Amérique, ce sont les Juifs qui possèdent tout l'argent. » Un autre Juif, assis dans le café, se mêla de l'affaire. Il fallut toute l'énergie du propriétaire du café et d'un camarade du soldat pour éviter une bagarre.
Cette scène était d'autant plus dramatique que le soldat en question avait la peau noire... et qu'à ce titre, il est victime lui-même des mesures de discrimination en vigueur dans l'armée et dans la vie américaine.

Défense de sortir avec un noir
Les nègres, à Francfort, ont des cantonnements séparés, où ils sont exploités par leurs supérieurs. Récemment, une jeune fille blanche, employée dans les services du gouvernement militaire, fut « instantanément priée » — c'était « pour son bien » — par un officier de ne pas fréquenter les nègres. On lui demanda ses papiers lorsqu'elle sortait d'un P.X. ou compagnie d'un noir. Il n'est pas rare qu'à la suite



— Aah ! ça c'est de la BONN peinture !

Langston HUGHES : Une seule question

QUAND cette vieille corde usée de mort s'en viendra ramasser nos corps Et s'en ira les amasser dans le sac de courte mémoire, Pourra-t-elle croire, alors, qu'un corps De blanc multimillionnaire mort Vaut quelques sous de plus d'éternité Que le torse noir D'un planteur de coton noir ?
(Trad. Jan SIMON)

DANS LE PROCHAIN NUMERO DE **Droit et Liberté** LES SOUVENIRS INÉDITS D'ÉMILE BURÉ SUR L'AFFAIRE DREYFUS

EN PAGE 3 :
LA FRANCE PREND POSITION contre la réparation du STURMER

Que sera notre journal ?

par André BLUMEL
LE M.R.A.P. est un mouvement. Il doit agir. La presse est un moyen d'action puissant. Il lui fallait donc un organe. C'est fait aujourd'hui. « Droit et Liberté » le devient. C'est un beau titre. Il est digne de notre mouvement. Il faut aussi que nous en soyons dignes. C'est très difficile. Le journal doit être vivant, pittoresque, alerte, imagé. Il doit être efficace, c'est-à-dire rendre tangibles et concrètes les grandes idées pour lesquelles nous luttons, leur faire quitter leur caractère abstrait, les mêler à la vie et en même temps être véridique.
Raconter des balivernes, relater des faits que l'on sait sciemment être faux, c'est détruire la cause pour laquelle on

pretend lutter. La vérité a une telle fonction sociale dans une société comme celle dans laquelle nous vivons que le « faux patriotique » aussi bien que le « faux politique » entraîne comme par une sorte de boomerang, un choc en retour qui atteint et affaiblit ceux qui s'en sont servis.
Et pourtant un journal est rédigé, composé, imprimé avec une telle hâte que les vérifications sont malaisées et parfois impossibles.
Notre organe devra résoudre ces antinomies. Comme le philosophe de l'antiquité qui prouvait le mouvement en marchant, c'est en paraissant que « Droit et Liberté » attaquera l'antisémitisme, combattrà le racisme et luttera pour la Paix.

Le 6 novembre

En plein cœur de Paris, les gens de l'Action Française... Les Français ne suivent pas sur ce terrain les dirigeants de l'Allemagne Occidentale...

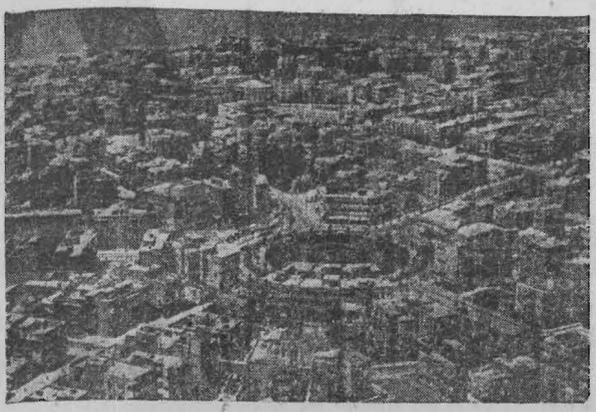
POURQUOI "LE FIGARO" EN 1949 explique pourquoi von Choltitz...

Le général von Choltitz se rappelle donc au bon souvenir des Parisiens. Cette manifestation du Souvenir en correspond une autre, plus émouvante en vérité : devant le garage où le 17 août 1944 on entassa leurs quarante-deux cadavres...

Plus de 22.000 bulletins de vote pour la Paix recueillis par le M.R.A.P. Le dimanche 23 octobre s'achevait le Vote pour la Paix, qui a connu, en France, un immense succès.

"Action Française"

écrit dans le numéro spécial d'Aspect de la France, vendu au banquet que 1950 sera bien l'année de l'Action Française et de la décision. La plupart des convives se sont levés. De la foule montent des cris, des huées, des applaudissements...



Ces "météques" ont bien mérité de la Patrie

Les gens qui préchent la haine de l'étranger n'y peuvent rien. La France est, par excellence, un pays d'immigration, au sens le plus noble du terme. C'est précisément parce que son territoire n'est pas une forêt vierge à défricher qu'elle jouit de cette position privilégiée de terre polie par une civilisation millénaire...

ETUDES soviétiques. CHAQUE MOIS. TOUT CE QUI SE PASSE EN U.R.S.S. 100 PAGES 30 FRANCS. EN VENTE PARTOUT.

JERUSALEM devant

l'O.N.U.

La vieille ville, à l'abri de ses hautes murailles noircies de la poussière des ans, respire à grand-peine. Les milliers d'Arabes qui y vivent s'entassent dans des conditions pour les moins effrayantes...

Il n'est pourtant guère éloigné. Vue d'avion, la ville ressemble à un œuf au plat, avec ce mille carré d'histoire enfoncée dans l'enceinte de vieilles murailles...

Une résolution du M.R.A.P. La population a maintenant atteint le chiffre d'avant guerre : 100.000, et croît chaque jour. Ce qui pose avec acuité des problèmes qui ne sont d'ailleurs pas nouveaux...

Carte postale en couleurs. Les autorités vaticanes sont bien bonnes. Elles jonglent avec des territoires qui ne sont pas leurs, que ça fait plaisir à voir. N'empêche que dans le monde entier, une opposition croissante s'élève contre l'internationalisation de Jérusalem...

DROIT ET LIBERTÉ contre le racisme et l'antisémitisme, pour la paix. COMITE DE DIRECTION: André BLUMEL, Henri BULAYKO, Maurice GRINSPAN, Charles LEDEMAN, Pierre-Roland LEVY.

ABONNEZ-VOUS en nous retournant ce bulletin à notre adresse: 6, BOULEVARD POISSONNIERE, PARIS. Tarif d'abonnement: 1 an, 1.100 francs; 6 mois, 600 fr.; 3 mois, 300 fr.

EVIDENCES

Sur la persécution anti-juive et « la croisade anti-bolchevique ». Il va de soi que la destruction de la race juive n'aurait été qu'un début, qu'un exorde à l'asservissement du monde. Le compte rendu établi par Martin Bormann de la conférence tenue au Quartier Général du Führer le 16 juillet 1941 en apporte la preuve.

Réforme

L'exposition de l'U.N.E.S.C.O. sur les droits de l'homme. Les intentions qui ont animé tout cela sont certainement les plus louables. Il est infiniment probable que l'ensemble des nations du monde — et encore y a-t-il de sérieuses absences — ne peut s'accorder sur un plan moins vague que celui-ci, qui n'est rien d'autre qu'un humanisme.

La Bataille SOCIALISTE

Où est la justice? La Cour de justice liquide à bon compte ses fonds de tiroir... Il faut aller vite, et la magistrature qui avait su, jusqu'à présent, nous faire une démonstration de sa lenteur, nous apporte la preuve qu'elle est aux ordres...

ECONOMIE 30 à 50 % SYSTEME DE VENTE REELLE. DIRECTEMENT DU PRODUCTEUR AU CONSOMMATEUR. GARANTIE STANDARD DE 3 ANS. Plus de 300 stations reçues avec la précision du RADAR.

Washington d'importants investissements dans le Moyen-Orient, où il apparaît avec évidence, déclare sans ambage le « Middle East Journal » de Washington, que les Etats-Unis « s'installent à demeure ».

STATESMAN AND NATION

Gardiens de la paix? Comme journaliste d'un quotidien national, qui a fait le compte rendu de quelque trentaine de batailles à Hackney et Dalston durant ces deux dernières années, je peux dire tout à fait froidement que la conduite de la police présente aux meetings fascistes, est ouvertement pro-fasciste et antisémite.

La tribune des Nations

Installation à demeure dans le Moyen-Orient. Nous savons que dans le programme du quatrième point Truman on prévoit à

AL'APPEL DU M. R. A. P.

La France prend position contre la repartition du 'STURMER'

TRENTON

Il n'existe qu'un seul juge de couleur noire aux U.S.A. : M. William Hastie, nommé à la troisième Cour d'appel dont la compétence s'étend à quatre Etats, et d'abord au New-Jersey.

VALDOSTA

En dépit du nom qu'elle porte, Mme White, de Valdosta (Géorgie), est noire. Ses quatre enfants ayant été exclus d'une école blanche, elle intenta un procès à la directrice. Mais la loi géorgienne considère comme un délit tout mariage entre deux personnes de race différentes. Et Mme et M. White se retrouvent en prison.

BUENOS-AIRES

Bulletin de santé de quelques lieutenants de Mussolini recueillis par le général Peron: Carlo Scorza dirige une revue littéraire, Poggio, une librairie, Gazzotti et Gianfranco, un bureau d'affaires, Tamburini et Grosso, une agence de tourisme.

C'est un sporting-club qui dirige, dans la capitale argentine, Martin Hamonati. L'ancien chef du gang nazi qui recherchait les Juifs hongrois évadés à l'étranger, a été reconnu par un groupe de ses victimes.

SANTIAGO-DU-CHILI

Disciple de John Forrester, M. Dawson, conseiller d'ambassade, s'est jeté dans la rue du haut du huitième étage. On n'a pas trouvé de traces d'Eschyle sur sa table de chevet.

LE CAP

Plus de 150 policiers licenciés par le maréchal Smuts ou qui ont résigné leur poste, Dr. Malan : Ils ont appartenu, en effet, à des organisations hitlériennes.

MADRID

Sous le général Franco, la Saint-Pilar (en principe, patronne des Espagnols) est devenue une fête de la race, à l'occasion de laquelle le ministre des Affaires étrangères a déclaré à tous les peuples d'Amérique latine un message pour leur rappeler les origines communes.

LISBONNE

La distance n'est pas si longue du quai de Lisbonne au Palais Quexul où Franco vient de s'entretenir avec Salazar du Pacte Atlantique. Mais sur ce chemin, tous Portuqueses ont dû préalablement signer un certificat où il se portait garant de la sécurité de « l'hôte de la grande nation sœur ».

NAPLES

On annonce l'arrivée du Maaz K. 24, qui jauge 1.000 tonnes. C'est le premier navire de guerre israélien.

LONDRES

Une déléguation du Board of Deputies juif, Lord Henderson a déclaré que les questions soulevées par la renaissance du racisme et la répartition de la presse nazie en Allemagne, relevaient, désormais de la compétence du gouvernement Adenauer.

SCHLEIBENBACH

Les Bolcheviques ont commencé par manger les enfants. C'est sans doute pour les punir de cette cruauté que les autorités anglaises maintiennent en exil, dans le camp de Schellenbach (Autriche) des centaines d'enfants de citoyens soviétiques déportés par les nazis.

LA HAYE

De nombreux citoyens et protégés français sont détenus en Egypte, la plupart sous « l'inculpation » de sionisme. En leur faveur, la France a introduit officiellement une instance contre le gouvernement égyptien devant la Cour internationale de justice de La Haye.

COTEBORG

Vous êtes né du côté de Moscou ou vous avez assassiné votre femme ? Nul doute que ceci est la conséquence de cela. Tel est du moins le thème central du règlement prononcé par le procureur autrichien des Coteborg contre un certain Ingvar Vallin, criminel suédois, mais d'origine russe.

VARSOVIE

Le Pactif de l'Association juive pour la culture, âgée de 2 ans et forte de 14.000 membres : 43 bibliothèques, 17 groupes de théâtre, 6 orchestres, 10 clubs sportifs. C'est une grande campagne culturelle sera lancée de Wrocław, avec la concours des principaux artistes et écrivains juifs.

BUCCAREST

Santeia, journal du parti ouvrier roumain, a publié quelques lettres reçues par des familles d'émigrants juifs qui se sont rendus en Israël. Un des émigrants écrit : « Au camp d'immigration d'Athlith, il y a deux rangées distinctes d'enfants, l'une composée d'enfants juifs, l'autre d'enfants du Maroc et de Tripoli dont la peau est légèrement foncée... »

PRAGUE

Depuis le début du mois d'octobre, une communication radio-téléphonique est établie entre la Tchécoslovaquie et Israël.

LE CAIRE

Matériel d'artillerie, avions à réaction, équipement d'infanterie et torpilleurs légers constituent l'essentiel de l'armement que l'Egypte est en train d'acheter à la Grande-Bretagne.

JAFFA-TEL-AVIV

M. Israël Rokach, maire de Tel-Aviv et président de la Marine Trust, Ltd, annonce qu'un plan est établi pour la construction d'un port de grande profondeur entre Jaffa et Tel-Aviv. La bande de terre côtière s'étendant entre les deux villes sera asséchée.

Maurice THOREZ

secrétaire général du Parti Communiste Français, a dès le premier jour, fait entendre une protestation indignée contre la résurrection des journaux nazis en Allemagne, annoncée dans les milieux anglo-saxons. Il a considéré la repartition envisagée de la presse nazie comme partie intégrante de la politique du Pacte Atlantique, de guerre d'agression contre l'Union Soviétique et les Démocraties populaires.



Devant le danger évident que cette politique de répartition idéologique et matérielle à la guerre fait planer sur la France et tous les peuples d'Europe et du monde, les communistes français se placent à la tête du mouvement de protestation générale contre la renaissance de la presse nazie, s'inscrivant dans le grand mouvement des peuples pour la Paix.

Signature of Maurice Thorez

R. CHAMBEIRON

député des Vosges, secrétaire de l'Assemblée Nationale. L'action des hommes libres ne doit pas se borner seulement à la lutte contre certains aspects du fascisme. Il faut briser les forces économiques qui engendrent le fascisme. Ces forces sont aujourd'hui utilisées par les Etats-Unis dans leurs préparatifs agressifs. C'est donc en amplifiant notre combat pour la Paix que nous pourrions le plus utilement contribuer à empêcher que le monde connaisse de nouveaux régimes basés sur la violence, sur la haine et sur la discrimination raciale ou religieuse.

Signature of R. Chambeiron

J.-J. BERNARD

Je n'ai pas besoin de vous dire que je m'associe entièrement à votre protestation indignée contre la reapparition des journaux nazis, et notamment du « Stürmer ».

Signature of J.-J. Bernard

Jean GUIGNEBERT

Lors du magnifique meeting que vous avez organisé à la Mutualité, j'avais été amené à dire que c'était — hélas ! — dans la logique des choses, puisque les puissances occidentales font appel « aux vieilles vertus allemandes », c'est-à-dire à leur instinct de guerre, de rapine et d'orgueil. Le racisme accompagne tout naturellement les instincts de guerre. La responsabilité devant l'histoire de ceux qui permettent cela est inextinguible et le jour viendra où les peuples leurrés en demanderont compte.

Henri MATISSE

Maurice Guignepain, Je suis avec vous dans le mouvement de protestation que vous avez initié le 26 octobre 1949 — ainsi que pour tout ce qui sera fait à l'avenir de mouvement de la Résistance, l'est de tout bon Français.

Signature of Henri Matisse

Louis MARIN



Les vainqueurs de 1918, ayant commis les erreurs les plus lourdes

jusqu'en 1939 vis-à-vis de l'Allemagne, lui ont permis de se réarmer rapidement et, pour qu'elle puisse se lancer dans de nouvelles aventures guerrières et impérialistes, l'ont aidée à se forger un régime de force et une mentalité exécutrice où le nazisme, le racisme et l'antisémitisme se confondaient dès le début. Les résultats, pourtant effroyables, n'ont pas éclairé les Alliés; malgré les enseignements redoutables de la seconde guerre mondiale sur l'Allemagne, ils renouvellent les mêmes fautes à son égard : nous voyons renaître une Allemagne dont l'esprit néo-hitlérien dépasse celui de Hitlerien autant que celui-ci dépassait l'opinion allemande au temps de Guillaume II.

Signature of Louis Marin

Abbé PIERRE

député. C'est évidemment sans hésiter que je m'associe à toute protestation contre la réapparition éventuelle de journaux indubitablement nazis.

Signature of Abbé Pierre

Pierre DREYFUS-SCHMIDT

député. En mai 1946, au cours d'une réunion électorale, un adversaire, auquel je reprochais son attitude favorable à « Munich », m'accusa à son tour d'y avoir été hostile, non parce que Français, mais parce que Juif.

Tout, en vérité, s'était dressé en moi contre cette capitulation : le Juif, le Français et l'Homme. A tel point que, maintenant encore, il m'est impossible de mesurer de peser ou de comparer l'un des du sentiment violent que j'ai alors éprouvé.

Et voici qu'on annonce le retour des journaux nazis et de l'ignoble feuille de Julius Streicher ! La même révolte monte en moi.

En tant que Juif, bien sûr, je me sens visé... Mais comme Français, c'est avec inquiétude, avec angoisse.

Signature of Pierre Dreyfus-Schmidt

Rémy ROURE

La parution non interdite par les Alliés des anciens journaux nazis, et notamment du « Stürmer » de Streicher, est un scandale.

L'Allemagne nazie se revêtit et si Hitler ressuscitait, il serait accueilli avec enthousiasme par les serfs. On en est à voler les charniers et les tombes des déportés.

Que faire devant cette faillite de la « dénazification », devant cette réapparition du fantôme sarglant de l'hitlérisme ? Sans doute, nous faut-il nous efforcer d'aider la démocratie allemande, mais quelle démocratie ?

Signature of Remy Roure

Jean CASSOU

C'est de tout cœur que je partage l'indignation qui s'est manifestée un peu partout à l'annonce de la renaissance du « Stürmer ». La complaisance à l'égard de l'antisémitisme est encore plus abjecte que l'antisémitisme lui-même. Les chefs alliés, civils et militaires, qui laisseraient reparaitre les journaux nazis, se rendraient, aux yeux de l'humanité, encore plus criminels que les bourreaux de Buchenwald qui, au moins, opéraient eux-mêmes.

André WURMSER

Je me contenterai de vous rappeler que l'Allemagne où pourrait reparaitre cette ignoble feuille est occupée par les troupes de puissances qui ont signé la Charte de l'Atlantique, — qui à Potsdam s'étaient engagées à extirper le nazisme jusque dans ses racines, — et avec l'accord de « qui s'est instauré à Bonn quelque chose qu'elles appellent gouvernement ».

Les responsabilités me paraissent ainsi par avance nettement fixées.

Signature of André Wurmsér

Professeur Marcel PRENANT

Par les accords de Potsdam, les Alliés avaient pris l'engagement de dénazifier l'Allemagne. Or, voici qu'en Allemagne occidentale, il est question de ressusciter les anciens journaux hitlériens, ceux-là même qui, par leur abominable propagande raciste, ont soulevé l'horreur du monde civilisé.

Dénoncer les journaux criminels, à temps pour les empêcher de paraître, c'est travailler pour la paix et pour la vie.

Signature of Marcel Prenant

Jean MINJOZ

député, ancien ministre. Je vous déclare être tout à fait d'accord avec le Mouvement contre le racisme, l'antisémitisme et pour la paix. Je suis indigné du possible retour des journaux nazis, parmi lesquels l'infâme « Stürmer » de Julius Streicher.

Signature of Jean Minjoz

la libération de Dachau, par un déporté français. C'est sur un vulgaire livre d'épicerie qu'un scribe SS consignait, jour après jour, les noms des morts de Dachau...

Nous reproduisons aujourd'hui une page de ce document unique. Il est rédigé, comme on le voit, selon les meilleures règles de l'horreur bureaucratique que les nazis ont portée à son plus haut degré de perfection.

De gauche à droite, 7 colonnes : 1. Numérotage du camp ; 2. Nationalité, race et matricule du déporté ; 3. Nom et prénom ; 4. Date de naissance ; 5. Ville d'origine ; 6. Profession ; 7. Date de décès ou de transfert dans un autre camp.

Sens des abréviations : Sch. Fr. : Déporté français. Fr. J. : Juif français. U. J. : Juif hongrois.

M. I. (suivi d'une date) indique le transfert dans un autre camp. Pour signifier la mort, une petite croix...



Mme POINSO-CHAPUIS

député, ancien ministre, vice-président de l'Assemblée Nationale. J'ai l'honneur de vous accuser réception de votre lettre du 22 septembre et suis d'accord avec vous afin d'éviter la réapparition des journaux nazis. J'envoie, en communication, copie de votre lettre à M. le Haut-Commissaire aux Affaires allemandes.

Signature of Mme Poinso-Chapuis

Marc CHAGALL

Je voudrais, des profondeurs de mon âme, lancer une protestation vigoureuse contre ces occasions qui rendent possible que les éléments les plus vils de l'humanité soient libérés de propager leurs idées, des idées qui, il n'y a pas longtemps, ont amené les foudres armatoires, et qui veulent, dans l'avenir, entraîner tout et tous dans la haine et dans le sang.

Signature of Marc Chagall

Général PLAGNE

conseiller de l'Union Française. C'est un devoir de protester contre le retour des journaux nazis, et la publication des articles de von Choltitz, de suite avec vous très sincèrement et de tout cœur.

Signature of Général Plagne

Henri DESOILLE

Professeur. Autoriser le « Stürmer » à reparaitre, c'est inviter les nazis à recommencer la propagande raciale. Des millions d'êtres de tous pays et de toutes races sont morts au cours de la guerre qu'elle a provoquée.

Puisqu'on déchaîne à nouveau les criminels, c'est qu'on veut se servir d'eux, et leur offrir une revanche. Aucune autre explication n'est valable. Tout homme honnête a ainsi la preuve que ceux qui donnent cette autorisation veulent et préparent une guerre encore plus atroce que les précédentes. Il se dressera de toutes ses forces contre de pareils bandits.

Signature of Henri Desoille

Professeur

Texte original de la lettre de Chagall en yiddish.

Les 4.000 cadavres qui viennent d'être découverts dans une fosse aux environs du camp de Dachau sont ceux d'hommes dont l'Obersturmbannführer Weiss fut le bourreau. Inspecteur général des camps de concentration nazis, Weiss continua de signer des arrêtés de mort contre des déportés, le jour même où il se maria, en 1942. La photo ci-dessus lui a été confisquée au moment de...

Signature of Professeur

LE JOUR DE SON MARIAGE WEISS SIGNA DES ARRÊTS DE MORT

Table with columns: No, Nom, Date, Lieu, etc. containing names and dates of deaths.

Text describing the discovery of 4,000 bodies in a trench near the Dachau camp, signed by Obersturmbannführer Weiss.

Pertinax découvre la lune

Depuis quelques jours, dans FRANCE-SOIR, Pertinax s'inquiète de ce que LES ALLEMANDS DE L'OUEST TRAVAILLENT A RESURRECTION DE LEUR INDUSTRIE DE GUERRE. Il affirme aussi que LE HAUT-COMMISSAIRE AMERICAIN NE TIENS PAS COMPTE DES ENGAGEMENTS DE SON PAYS et nous apprend étonnamment que LE CHANCELLIER ADENAUER, TETE DU GOUVERNEMENT DE L'ALLEMAGNE OCCIDENTALE ET M. McCLOY, HAUT-COMMISSAIRE DES ETATS-UNIS, PARLENT ET AGISSENT DANS UNE HARMONIE DONT ANGLAIS ET FRANÇAIS NE LAISSENT PAS D'ETRE SURPRIS.

Signature of Pertinax

ATOMES ATOMES ATOMES ATOMES ATOMES ATOMES

VOYAGE AU BOUT DE LA MATIÈRE

« Nous nous trouvons, à l'aube de l'âge atomique, à peu près dans la situation des premiers hommes qui surent produire le feu... »

Cette phrase d'un des plus célèbres conquérants de l'énergie atomique, F. Joliot-Curie, pourrait faire réfléchir tous ces sornes politiques qui, entendant parler de l'énergie atomique, ne pensent qu'à la bombe du même nom, à la guerre et aux exterminations.

Pour nous qui croyons en l'avenir de l'humanité, nous sommes sûrs que nos descendants jouiront pacifiquement de cette nouvelle conquête de l'homme sur la nature...

sera garanti à personne la possibilité de construire, suivant ses goûts, soit une pile atomique de poche pour les nuits de camping, soit une petite bombe pour épater les copains, le 14 juillet.

L'Atome à travers la longue vue du chimiste

Pour ouvrir notre enquête, nous nous adressons d'abord au professeur Molécule, chimiste.

« Entièrement d'accord, diront nombre de nos amis, mais pour le moment nous ne connaissons que deux choses sur l'énergie atomique: primo, il existe des piles atomiques dont nous ne voyons pas l'avantage sur la pile Wonder qui au moins éclaire (publicité non payée); secundo, le secret de la bombe atomique n'existe plus, mais nous n'en savons pas plus pour cela. »

Le but de cette enquête sera justement de dévoiler à nos amis le secret de l'énergie atomique. Les laissez ensuite le loisir de rêver aux progrès que nous réserve l'avenir. Bien sûr, il ne

Jeune, tu as la parole !...

« JE SUIS DÉGOUTÉ DU BAL »

Monsieur,

J'ai remarqué depuis quelque temps que vous vous intéressez beaucoup aux questions qui touchent la jeunesse, c'est pourquoi je vous demande s'il ne vous serait pas possible de faire une enquête sur le lieu de plaisir où vont beaucoup de jeunes: « le bal ».

J'ai fréquenté les bals pendant une année et je sais de quoi je parle, car je ne voudrais pas qu'on vienne me dire que si je parle de la sorte c'est que je ne sais pas danser. J'aurais beaucoup de choses à vous raconter.

J. POUKINE, Paris.

J'ai été dégoûté du bal pour ce que j'y ai vu.

La majorité des jeunes vont au bal dans le seul but de flirter.

D'autre part, se balader toute une soirée (des fois même toute une journée) sur une piste de 2 à 3 mètres dans une atmosphère enfumée, où l'air vicié empoisonne petit à petit les poumons, ce n'est pas, à mon avis, une perspective bien joyeuse.

Je ne sais pas quel est votre avis, mais je pense que vous comprendrez que je suis maintenant un campeur acharné et que je voudrais éviter aux autres mes désillusions.

J. POUKINE, Paris.

LE MONDE, A 20 ANS

Le Conseil de l'Union Internationale des Etudiants, qui vient de se réunir à Sofia, a défini ainsi ses objectifs: « Pour la paix. L'indépendance nationale, un enseignement démocratique et un monde meilleur. »

Le Conseil de l'U.I.E. appelle à l'union de tous les étudiants pour réaliser ces objectifs.

Vingt jeunes nazis ont attaqué le siège de la Jeunesse Allemande Libre, à Berlin.

Le 10 novembre, sera célébrée, dans le monde entier, la Journée Internationale de la Jeunesse démocratique.

La jeunesse argentine a manifesté pour la paix, le 7 octobre. Dans certaines villes, la police a tenté d'empêcher ces manifestations, et plusieurs jeunes gens et jeunes filles ont été arrêtés.

qu'il siège de la Jeunesse Allemande Libre, à Berlin.

Le 10 novembre, sera célébrée, dans le monde entier, la Journée Internationale de la Jeunesse démocratique.

La jeunesse argentine a manifesté pour la paix, le 7 octobre. Dans certaines villes, la police a tenté d'empêcher ces manifestations, et plusieurs jeunes gens et jeunes filles ont été arrêtés.

D'autres organisations, nous en sommes sûrs, signeront la résolution.

C'est formidable, quand on a commencé, on ne peut plus s'arrêter. Dès que j'aurai passé

« C'est formidable, quand on a commencé, on ne peut plus s'arrêter. Dès que j'aurai passé

« C'est formidable, quand on a commencé, on ne peut plus s'arrêter. Dès que j'aurai passé

« C'est formidable, quand on a commencé, on ne peut plus s'arrêter. Dès que j'aurai passé

« C'est formidable, quand on a commencé, on ne peut plus s'arrêter. Dès que j'aurai passé

« C'est formidable, quand on a commencé, on ne peut plus s'arrêter. Dès que j'aurai passé

« C'est formidable, quand on a commencé, on ne peut plus s'arrêter. Dès que j'aurai passé

« C'est formidable, quand on a commencé, on ne peut plus s'arrêter. Dès que j'aurai passé

« C'est formidable, quand on a commencé, on ne peut plus s'arrêter. Dès que j'aurai passé

« C'est formidable, quand on a commencé, on ne peut plus s'arrêter. Dès que j'aurai passé

« C'est formidable, quand on a commencé, on ne peut plus s'arrêter. Dès que j'aurai passé

« C'est formidable, quand on a commencé, on ne peut plus s'arrêter. Dès que j'aurai passé

« C'est formidable, quand on a commencé, on ne peut plus s'arrêter. Dès que j'aurai passé

« C'est formidable, quand on a commencé, on ne peut plus s'arrêter. Dès que j'aurai passé

« C'est formidable, quand on a commencé, on ne peut plus s'arrêter. Dès que j'aurai passé

« C'est formidable, quand on a commencé, on ne peut plus s'arrêter. Dès que j'aurai passé

« C'est formidable, quand on a commencé, on ne peut plus s'arrêter. Dès que j'aurai passé

« C'est formidable, quand on a commencé, on ne peut plus s'arrêter. Dès que j'aurai passé

« C'est formidable, quand on a commencé, on ne peut plus s'arrêter. Dès que j'aurai passé

« C'est formidable, quand on a commencé, on ne peut plus s'arrêter. Dès que j'aurai passé

« C'est formidable, quand on a commencé, on ne peut plus s'arrêter. Dès que j'aurai passé

« C'est formidable, quand on a commencé, on ne peut plus s'arrêter. Dès que j'aurai passé

« C'est formidable, quand on a commencé, on ne peut plus s'arrêter. Dès que j'aurai passé

« C'est formidable, quand on a commencé, on ne peut plus s'arrêter. Dès que j'aurai passé

« C'est formidable, quand on a commencé, on ne peut plus s'arrêter. Dès que j'aurai passé

« C'est formidable, quand on a commencé, on ne peut plus s'arrêter. Dès que j'aurai passé

« C'est formidable, quand on a commencé, on ne peut plus s'arrêter. Dès que j'aurai passé

« C'est formidable, quand on a commencé, on ne peut plus s'arrêter. Dès que j'aurai passé

« C'est formidable, quand on a commencé, on ne peut plus s'arrêter. Dès que j'aurai passé

« C'est formidable, quand on a commencé, on ne peut plus s'arrêter. Dès que j'aurai passé

« C'est formidable, quand on a commencé, on ne peut plus s'arrêter. Dès que j'aurai passé

« C'est formidable, quand on a commencé, on ne peut plus s'arrêter. Dès que j'aurai passé

« C'est formidable, quand on a commencé, on ne peut plus s'arrêter. Dès que j'aurai passé

« C'est formidable, quand on a commencé, on ne peut plus s'arrêter. Dès que j'aurai passé

« C'est formidable, quand on a commencé, on ne peut plus s'arrêter. Dès que j'aurai passé

« C'est formidable, quand on a commencé, on ne peut plus s'arrêter. Dès que j'aurai passé

« C'est formidable, quand on a commencé, on ne peut plus s'arrêter. Dès que j'aurai passé

« C'est formidable, quand on a commencé, on ne peut plus s'arrêter. Dès que j'aurai passé

« C'est formidable, quand on a commencé, on ne peut plus s'arrêter. Dès que j'aurai passé

« C'est formidable, quand on a commencé, on ne peut plus s'arrêter. Dès que j'aurai passé

« C'est formidable, quand on a commencé, on ne peut plus s'arrêter. Dès que j'aurai passé

« C'est formidable, quand on a commencé, on ne peut plus s'arrêter. Dès que j'aurai passé

« C'est formidable, quand on a commencé, on ne peut plus s'arrêter. Dès que j'aurai passé

« C'est formidable, quand on a commencé, on ne peut plus s'arrêter. Dès que j'aurai passé

« C'est formidable, quand on a commencé, on ne peut plus s'arrêter. Dès que j'aurai passé

« C'est formidable, quand on a commencé, on ne peut plus s'arrêter. Dès que j'aurai passé

« C'est formidable, quand on a commencé, on ne peut plus s'arrêter. Dès que j'aurai passé

« C'est formidable, quand on a commencé, on ne peut plus s'arrêter. Dès que j'aurai passé

« C'est formidable, quand on a commencé, on ne peut plus s'arrêter. Dès que j'aurai passé

« C'est formidable, quand on a commencé, on ne peut plus s'arrêter. Dès que j'aurai passé

« C'est formidable, quand on a commencé, on ne peut plus s'arrêter. Dès que j'aurai passé

« C'est formidable, quand on a commencé, on ne peut plus s'arrêter. Dès que j'aurai passé

« C'est formidable, quand on a commencé, on ne peut plus s'arrêter. Dès que j'aurai passé

« C'est formidable, quand on a commencé, on ne peut plus s'arrêter. Dès que j'aurai passé

« C'est formidable, quand on a commencé, on ne peut plus s'arrêter. Dès que j'aurai passé

« C'est formidable, quand on a commencé, on ne peut plus s'arrêter. Dès que j'aurai passé

« C'est formidable, quand on a commencé, on ne peut plus s'arrêter. Dès que j'aurai passé

« C'est formidable, quand on a commencé, on ne peut plus s'arrêter. Dès que j'aurai passé

« C'est formidable, quand on a commencé, on ne peut plus s'arrêter. Dès que j'aurai passé

« C'est formidable, quand on a commencé, on ne peut plus s'arrêter. Dès que j'aurai passé

« C'est formidable, quand on a commencé, on ne peut plus s'arrêter. Dès que j'aurai passé

« C'est formidable, quand on a commencé, on ne peut plus s'arrêter. Dès que j'aurai passé

« C'est formidable, quand on a commencé, on ne peut plus s'arrêter. Dès que j'aurai passé

« C'est formidable, quand on a commencé, on ne peut plus s'arrêter. Dès que j'aurai passé

« C'est formidable, quand on a commencé, on ne peut plus s'arrêter. Dès que j'aurai passé

« C'est formidable, quand on a commencé, on ne peut plus s'arrêter. Dès que j'aurai passé

« C'est formidable, quand on a commencé, on ne peut plus s'arrêter. Dès que j'aurai passé

« C'est formidable, quand on a commencé, on ne peut plus s'arrêter. Dès que j'aurai passé

« C'est formidable, quand on a commencé, on ne peut plus s'arrêter. Dès que j'aurai passé

« C'est formidable, quand on a commencé, on ne peut plus s'arrêter. Dès que j'aurai passé

« C'est formidable, quand on a commencé, on ne peut plus s'arrêter. Dès que j'aurai passé

« C'est formidable, quand on a commencé, on ne peut plus s'arrêter. Dès que j'aurai passé

« C'est formidable, quand on a commencé, on ne peut plus s'arrêter. Dès que j'aurai passé

« C'est formidable, quand on a commencé, on ne peut plus s'arrêter. Dès que j'aurai passé

« C'est formidable, quand on a commencé, on ne peut plus s'arrêter. Dès que j'aurai passé

« C'est formidable, quand on a commencé, on ne peut plus s'arrêter. Dès que j'aurai passé

« C'est formidable, quand on a commencé, on ne peut plus s'arrêter. Dès que j'aurai passé

« C'est formidable, quand on a commencé, on ne peut plus s'arrêter. Dès que j'aurai passé

« C'est formidable, quand on a commencé, on ne peut plus s'arrêter. Dès que j'aurai passé

POMMES FUNEBRES ET MARBRERIE Edouard SCHNEEBERG

43, rue de la Victoire, PARIS-9^e Tél.: TRI 88-56. Nuit: TRI 88-61

Les meilleurs TISSUS Toutes Fournitures pour Tailleurs

ZAJDEL 89, r. d'Aboukir Paris-2^e Mét.: St-Denis, Réaumur, Sentier

BOULANGERIE-PÂTISSERIE ISRAËLITE Spécialités étrangères. Pains de seigle

BERNARD 18, rue N.-Dame-de-Nazareth PARIS-3^e Téléphone: TURBigo 94-52

Même maison: 1, r. Ferdin.-Duvai Métro: Saint-Paul

Ne payez plus de loyer Achetez votre maison, appartement, commerce PRÊTS longue échéance CRÉDIT COOPÉRATIF FONCIER

Service X 49, rue George-V, Paris-8^e Rien à rembourser en cas décès ou d'incapacité

ARTHUR MILLER

La littérature américaine compte aujourd'hui un grand nom de plus: Arthur Miller.

De même que John Steinbeck et Howard Fast, c'est en renversant le « Veau d'Or » de la vie américaine et en dénonçant le terrible et bien réel esclavage moderne, c'est en attaquant avec audace les préjugés raciaux et les injustices qu'Arthur Miller s'est acquis une immense notoriété.

Nous publions ici un de ses romans nouvellement traduit en français (1). Roman simple, passionnant, convaincant, admirablement mené. « Focus » ou l'histoire d'un Américain victime de l'antisémitisme.

(1) Editions de Minuit.

CHAPITRE PREMIER

Il s'était endormi, exténué par la chaleur, les os douloureux. Longtemps, il demeura étendu, à la recherche d'un rêve qui le fit tomber dans l'inconscience. Et le cherchant, il s'endormit et le rêve surgit.

Il était dans une sorte de parc d'attractions. Une foule écoutait un orateur improvisé dont la face était luisante de sueur. Il s'écarta de la foule et se mit à déambuler. L'océan n'était pas loin. Soudain, il se trouva devant un grand corrousel, bizarrement bariolé de vert et d'écarlate. Chose étrange, il n'y avait personne aux alentours. Tout était désert à perte de vue. Et cependant, le carrousel n'était pas immobile. Les chariots aux couleurs vives, tous vides, accomplissaient leur ronde. Puis, ils s'arrêtèrent et tournèrent à reculons. Ils s'arrêtèrent à nouveau et se remirent à avancer. Perplexe, il se tenait là, observant les soubresauts du carrousel; soudain, il comprit que, quelque part sous terre, une machine gigantesque était à l'œuvre: « une usine », se dit-il. Quelque chose se fabriquait sous le carrousel: à force de se demander ce que cela pouvait être, il prit peur. Le carrousel désert continuait à se mouvoir d'avant en arrière; il s'en détachait, pour la première fois, le bruit d'un bruit qui venait, une clameur grandissante, un appel: « Alice! Alice! »

Il s'éleva en sursaut. On était dit un cri de femme. Un cri priant. Il hâta le pas, les yeux ouverts. Il demeura étendu sur son lit, aux aguets.

La nuit était palpable. Une lente brise d'été balançait agréablement les rideaux. Il regarda la fenêtre. « Parfait », dit-il, l'ayant laissé grand ouvert. Soudain, les rideaux se levèrent à nouveau. « Alice Alice! » Ses bras charnus se crispèrent à ses côtés. Il demeura parfaitement immobile. A nouveau, les clameurs emplirent la pièce. « Alice! » Elles venaient de la rue. Révait-il encore? Il tenta de lever la jambe. Il y parvint. Il sortit de son lit et, pieds nus, marcha hors de la pièce. Le long du corridor jusqu'aux fenêtres de la chambre donnant sur la rue. Sans bruit. Il souleva le store.

Après du réverbère de l'autre côté de la rue, il devint deux silhouettes animées. Le cri s'éleva de nouveau, mais cette fois, M. Newman perçut les paroles: « Police. Police. Au secours. Police. » Tendu, cherchant à percer les ténèbres, il se blottit près de la fenêtre. Une femme lutait. Il sembla-t-il, contre un homme grand et fort. M. Newman distinguait maintenant la voix de l'homme. Elle grondait, menaçante, une voix rauque d'ivrogne. Cependant, la femme lui avait échappé; elle fuyait en direction de la maison de

M. Newman. L'homme la rattrapa au milieu de la rue, sur la plaque dégoût qui vibrait sous son pied, tandis qu'il trappait la femme au visage. Sous son étreinte, elle se mit, d'une voix suraiguë à proférer des mots dans un dialecte qui ressemblait à de l'espagnol; probablement de Porto-Rico, estima M. Newman. Il reconnut toutefois, avec soulagement, que l'homme s'exprimait en anglais. Le bras libre de l'ivrogne s'éleva de nouveau, comme pour frapper; la femme se remit à appeler la police. Mais c'était maintenant d'une voix suppliante, ses sanglots implorant les ténèbres. M. Newman, à vingt mètres d'elle, percevait la respiration haletante qui la secouait, tandis qu'elle appelait. Elle se tourna vers la fenêtre. Elle avait observé sans doute que les stores venaient d'être relevés. M. Newman fit rapidement un pas en arrière. « Police. » Il songea qu'il était nu-pieds; sans ses pantoufles, il ne pouvait être question pour lui de sortir pour mettre fin à cette scène. D'ailleurs, il était seul, personne n'avait bougé dans tout le bloc (1). S'il appelait la police, la femme et l'homme probablement auraient disparu avant qu'elle arrive. Il ne saurait expliquer pourquoi tant d'histoires. Maintenant, le couple bataillait à dix pieds, à peine de la petite pelouse qui s'étendait devant chez lui. Il ne pouvait discernar le visage de la femme; elle se trouvait entre le réverbère et lui; mais dans cette nuit, et sous l'empire de son brusque réveil, il lui sembla qu'il distinguait ses yeux. Les prunelles étincelaient contre la peau sombre, et elle dirigeait son regard désespéré sur la maison, et les autres maisons semblables, derrière les fenêtres d'elles, assurément se trouvaient des gens qui l'observaient. Il s'éloigna de la fenêtre et de la femme qui appelait la police avec cet accent. Il fit demi-tour dans l'obscurité, et sortit de la pièce.

« Police. » Une fois dans sa chambre, il abassa la fenêtre, de façon à rendre tout passage impossible. Couché sur le dos, il tendit l'oreille. Le silence régnait à nouveau dans la nuit. Il attendit longtemps. Six blocs plus loin, on entendit le métro aérien gronder dans sa course vers Manhattan. Aucun son ne montait plus de la rue. Toujours à l'ouest, il hochait la tête, tâchant de se représenter quel genre de femme pouvait déambuler toute seule à cette heure indue. Sinon seule, avec ce genre d'homme. Peut-être travaillait-elle dans une quincaillerie; elle avait pu être molestée par un inconnu. Peut-être. Son accent suffisait à convaincre M. Newman qu'elle ne se trouvait pas d'hors à des fins très avouables et, qui plus est, habillée qu'elle était à ce genre

(1) Equivalent chez nous d'un « bloc »: pâté de maisons compris entre quatre rues ou avenues. Note de la traduction.

FOCUS

de traitement. Ce n'était pas chose rare à Porto-Rico, il le savait.

Epuisé, l'esprit vague et à peine conscient d'avoir été réveillé, il ferma les yeux, cherchant le sommeil. Lentement, ses doigts courts et grassouillants se détendirent; ses lèvres s'entr'ouvrirent, s'apèrent comme la bouche d'un poisson, car son nez trop étroit ne lui permettait pas de respirer à fond. Il reposait, comme d'habitude, sur le dos, une main sur son ventre rond, ses jambes un peu arquées et courtes bien allongées, les oreilles soulevant le drap, jusque dans le sommeil, il semblait conserver le sens des convenances, car lorsqu'il eut bout d'un moment, la brise fut tombée, sa main doucement éloigna le drap, puis regarda sa place bien au chaud sur son ventre. A son réveil, draps et couvertures se replièrent à peine froissés; et ses cheveux aux reflets roux, qu'un long usage apatisait de part et d'autre de la raie qu'il portait à gauche, pourraient presque se passer d'un coup de peigne.

CHAPITRE II

Il fut un temps - jusqu'à ces dernières semaines - où il aimait sortir de chez lui le matin. Il surgissait sur sa terrasse avec la vivacité d'un oiseau et, tout en descendant l'allée de briques, il parcourait du regard ses quelques pieds carrés de gazon, à la recherche de deux bous de paille qui venaient de la nuit avait pu y semer. Alors, ramassant rapidement les débris, qu'il déposait dans la poubelle dressée en bordure du toit, il enveloppait sa maison d'un regard bref, mais curieux avant de se diriger vers le métro.

Il marchait vite, le corps en avant à la manière de certains chiens qui arpentent une rue sans regarder ni à droite, ni à gauche. Il semblait avoir peur d'être surpris à lancer.

Mais quand ce matin-là il arriva sur sa terrasse, le chasseur sur ses bonnes joues roses lui rappela son corps et son souci, et l'espoir d'un instant il se sentit faible et craintif. Il marcha jusqu'à l'extrémité de la terrasse et s'arrêta, car quelque chose craquait sous son soulier. Il se pencha, inspecta le sol de briques, et aperçut un mor-

ceau de cellophane. Il le ramassa entre deux doigts et descendit la petite allée de briques qui menait à la rue; là, dans la poubelle, il déposa le cellophane mobile un moment, tirant son veston d'être bien mariné par-dessus son ventre - qui commençait à former un promontoire, disait-il - il sentit qu'il transpirait sous son col dur. Il regarda sa maison, d'un air absent.

Un étranger à ces parages n'aurait su distinguer la moindre différence entre la maison de M. Newman et ses voisines. Toutes alignées à la même hauteur, deux étages de briques aux toitures plates, les garages sous les porches élevés en façade. Devant chaque maison, un orme au tronc grêle, ni plus ni moins touffu que son voisin, tous ayant été plantés la même semaine, quelque sept ans auparavant lors de l'achèvement de la rangée. Mais, aux yeux de M. Newman, il y avait des différences fondamentales. Debout près de sa poubelle, il regarda ses volets, qu'il avait peints d'un vert tendre. Les autres maisons avaient des volets vert foncé. Son regard carressa ses stores; il les avait fait monter sur charnières, ils s'élevaient ainsi comme des portes, au lieu de se balancer sur une tringle horizontale, comme le faisaient les autres stores du bloc. Plus d'une fois il avait regardé, contre toute raison, que la maison ne fut pas en bois, de façon à offrir encore plus de surface à peindre. Maintenant, il ne pouvait guère bricoler que sur sa voiture, qui reposait dans le garage, sur des supports en béton avant la guerre, tous les dimanches, il la sortait, l'essayait légèrement, d'un chiffon encaustique, brossait les coins et conduisait sa machine à l'église. Sans se l'avouer il jousait beaucoup plus de la voiture depuis qu'elle était sur roues; car c'est un fait bien connu que la rouille, menace terriblement méconnue qui reste au garage. Durant ces dimanches de guerre, il sortait la batterie intacte, qu'il conservait à la cave; il l'installait dans la voiture qu'il faisait marcher quelques minutes. Puis, il démontait la batterie, la ramenait à la cave, tournait autour de la voiture, à la recherche de taches de rouille; d'une main, faisait pivoter les roues pour le grisage, bref, se livrait chaque dimanche aux soins que le fabricant avait conseillé de prendre d'un fois l'an. En fin de journée, il aimait se lever les mains au Gris-Solvent et s'installer devant un bon dîner, conscient de ses muscles et de sa belle santé.

S'assurant d'un coup d'œil que le couvercle de la poubelle était bien fixé, il descendit la rue de son allure décidée. Mais en dépit de son pas régulier, de son port de tête sûr et orgueilleux, il sentait ses entrailles crispées. Pour se calmer, il se mit à penser à sa mère, assise dans la cuisine en attendant l'arrivée de la femme de ménage qui lui préparait son breakfast.

(A suivre.)

VOLA VOILE



QUI parmi nous ne s'est pas senti transporté d'enthousiasme au récit des performances des pionniers du vol sans moteur. C'est que notre génération se sent attirée par ce sport nouveau et combien exaltant, un sport d'équipe par excellence et qui forme un jeune homme vigoureux et averti.

C'est ce que mont dit les jeunes du centre de vol à voile des Alpilles à Saint-Rémy-les-Bains dans les Bouches-du-Rhône où j'ai passé mes vacances. C'est aussi ce que viennent de me dire les jeunes du terrain de Méry-sur-Oise.

Tous ici ont le « feu sacré » et ils ont répondu avec joie à mes questions. A la sortie du vestiaire c'est d'abord Jacques, que j'aborde, Jacques à 20 ans, il est ajusteur à la S.N.C.A.N. C'est un « vétéran », voilà trois ans qu'il vole, l'année dernière il a passé ses six brevets de B, il se prépare maintenant pour le C.

« Alors Jacques, content de voler ? »

« C'est formidable, quand on a commencé, on ne peut plus s'arrêter. Dès que j'aurai passé

Is habitent presque tous Paris et viennent, soit en train soit en vélo. Ils étaient plus nombreux l'année dernière, mais beaucoup ont dû abandonner, pour des raisons pécuniaires, songez que l'heure de vol revient à 2 000 francs, qu'il leur faut donc approximativement 60 000 francs pour passer leur brevet, en plus il faut compter 4 000 francs d'assurance par an, sans compter évidemment leurs déplacements journaliers. L'Aéro-Club les aide bien un peu mais les subventions qu'il reçoit ne lui permet pas beaucoup de dépenses. La situation n'est pas très brillante mais les résultats sont bons. Sur six qui ont passé leur brevet « A » l'année dernière, cinq sont reçus, pour le « B » 2 présentés, 2 reçus; et nous espérons faire mieux cette année, n'est-ce pas André ?

« Moi ça fait un mois que j'ai commencé et je voudrais bien que le moniteur me laisse les commandes. C'est Gérard qui vient de parler, il est dessinateur et a 18 ans. Il y a encore Marcel, Simon, Paul, Emile et Lucien et d'autres qui mont tous dit leur amour pour ce sport magique et passionnant. C'est avec un petit mélancolie qu'il m'a fallu quitter ces braves garçons en pensant au nombre incalculable de jeunes qui pourraient suivre leur exemple s'il existait une aviation populaire à la portée de tous.

« C'est formidable, quand on a commencé, on ne peut plus s'arrêter. Dès que j'aurai passé

« C'est formidable, quand on a commencé, on ne peut plus s

"RIZ AMÈRE"

DÉCEPTION AMÈRE

TOUTE l'avenue des Champs-Élysées regarde sur l'affiche les belles jambes aux bas noirs de Sylvana Mangano, et fait la queue. Ce sont des jambes qui ne peuvent décevoir personne. Elles courent dans l'eau des rizières, elles dansent sur le qual des gares ou s'allongent sur les pauvres lits des dortoirs. Elles valent la peine de l'attente. Sylvana Mangano, à elle toute seule, donnait à ce film un gaze de succès. Et comme Giuseppe de Santis nous avait montré l'année dernière cette « Chasse tragique » qui le plaçait parmi les grands réalisateurs italiens, on pouvait croire que la vie amère des rizières se développerait tout entière devant nous, et que la belle Sylvana nous aiderait à plonger au cœur de ses batailles. Mais la rizière n'a donné que son pittoresque, et les batailles sont de celles que l'on voit quoti-

dienement sur nos écrans à gansters. Giuseppe de Santis a-t-il eu peur de la monotonie ? Il a pimenté ses rizières de colliers volés, d'hystérie, de revolvers, de petits voleurs séducteurs et de sergents moralisateurs qui ont englouti la rizière. La déception est d'autant plus amère que l'on espérait un chef-d'œuvre. Que n'aurait-il pu faire s'il avait laissé son sujet se développer, sans le craindre ?

Les « mondines » repiquent le riz, et le débarrasent de ses mauvaises herbes. « Les jeunes au repliement, les vieillies au désert », elles sont dans l'eau jusqu'au genou. Elles marchent en longues files le long des digues. Elles n'ont pas le droit de parler. S'il leur faut parler, elles chantent. Elles sont venues de partout. Elles travaillent, peinent sous le soleil ou la pluie, prêtent encore à renouer le soir avec les

hommes des alentours d'anciennes amourettes. De Santis voulait les montrer dans leur courage et leur malheur. Au lieu de cela, il a formé avec leurs jambes nues des ballets trop beaux dans l'eau boueuse. Il a fait d'elles un décor trop bien organisé, qui s'en va finir misérablement à grands coups de revolver parmi deux couples écroulés contre les murs, autour d'un collier de désespoirs, d'amours particulières, avec un bouef pendu tout saignant au milieu... La salle rit un peu. Et le suicide final de la belle Sylvana n'émeut pas davantage que le naufrage de ses rêves enfantins.

Chaque scène de ce film semble apporter le témoignage d'un talent, d'une force, d'une grandeur gaspillée. Les chants sur l'eau, l'installation ou le repos dans le dortoir, l'accouchement dans la rizière... Le ganster joli garçon, la complice bruneuse, la trop hystérique Sylvana en quête d'ardeurs à l'américaine engouffrent tout cela. Il ne manque pas même la bagarre, et tout le monde à Saint-Germain-des-Prés est d'accord sur la qualité exceptionnelle de la scène dite « de la flagellation ».

On ne peut s'empêcher de penser au courage et aux misères des femmes italiennes pendant les trêves africaines du mois de juin, et à l'atmosphère de combat dans les campagnes, et à la victoire... Les mondines de de Santis ne viennent pas de là. On sent pourtant qu'il saurait faire vivre comme personne ce peuple en lutte qui le hante, et dont il a tenté d'explorer le combat. La troisième sera la bonne. Et souhaitons que le prochain film annoncé nous fasse oublier les étranges erreurs de ce riz amer qui n'est pas le vrai.

Catherine MAI.



La belle Sylvana Mangano, vamps et mondine

Tout Paris pour Chimène a les yeux de Rodrigue

AUJOURD'HUI Britannicus, hier et demain le Cid. Nous revenons aux grands classiques. Serait-ce la fin d'un malentendu ? Déjà, certes, la tentative triomphale de Jouve avait montré que la réconciliation était possible. Molière restait tout près du cœur des Français d'aujourd'hui. Son comique puisait à des sources trop éprouvées et restait à l'égard d'une tradition permanente de notre esprit, dans une trop fidèle résonance pour qu'on pût valablement parler de divorce.

de ces monologues tracés au cordeau et aussi difficiles à manier que les chœurs des tragédies antiques, le tout dans un cadre désemparé qui risquait de décourager l'adaptation ? Comment briser l'artifice de ces récits interminables qui exigeaient l'unité de lieu. (Un dramaturge moderne aurait mille façons de porter à la scène, directement, la combat contre les Maures, sans recourir au récit dont les évocations, et il en est d'excellentes, jamais ne remplacent la vie.)

C'EST toute la difficulté de l'entreprise. La Comédie-Française et Jules Bertheau, reprenant le Cid, salle Richelieu, en sont venus à bout. Il s'agissait de conserver à la fois le pittoresque folklorique et la couleur espagnole, mais avec discrétion. Il s'agissait surtout de dégager le contenu humain permanent, celui qui résiste à l'épreuve du temps (ce qui reste quand la grandiloquence et la déclamation ont disparu). Les décors de Donga, dans leur précoce sobriété et leur puissance évocatrice ont satisfait la pre-



mière exigence. La mise en scène de Julien Bertheau, le jeu des interprètes dont tous méritent d'être loués, ont fait le reste. D'André Falcon nous disons qu'il fut Rodrigue, totalement. Thérèse Marney, une Chimène douloureuse et fière. Jean Davy, Yonnel, Dubouché égaux à leur tâche ; l'infante émouvante d'humanité. Tous ensemble, ils ont su secouer la poussière de la statue oubliée.

André SOREL.

Il faut entrer voir

L'héroïque M. Boniface

Que Fernandel soit un comédien de grand talent, personne n'en doutait plus après l'avoir vu dans « Angèle » jouer de tout son long visage, de tous ses membres, du bruit de ses regards rudes, ce rôle de paysan qui l'arrachait à la trinité habituelle de ses films.

L'héroïque M. Boniface redonne à Fernandel, cette personnalité naïve et sympathique que son visage réclame et que son jeu sait si bien servir. Il a trouvé un cadre dans son lit : voici l'héroïque. Le hasard l'entraîne aussitôt parmi des aventures de jeunesse dont il se tire avec bonheur. Plus de gros rire ; la mâchoire ne constitue plus l'essentiel du spectacle. On se trouve entraîné dans le rythme gai d'une comédie charmante. Le chef de gang (André) et la jolie Liliane Bert font plaisir à voir. Les revolvers pétardent joyeusement tout autour. On rit et on se repose à la fois.

Il faut passer devant

Les mutinés de Big House

Aux premiers temps du film parlant, « Big House » tout court avait remporté un succès mérité. On se souvient de cette grande révolte de la fin de cette grande cour où tournaient les condamnés du bruit de leurs pas. Mais que viennent faire sur nos écrans ces « mutinés de Big House », ce vieux film bête qui essaye de renouveler le succès de l'autre ? On nous montre une prison déroce, un règlement féroce, des geôliers féroces, toutes sortes de vérités qu'il eût été bon de dénouer sans les assomoir de jadis. Car elles sont là pour la gloire d'un aumônier au grand cœur, qui de temps en temps capillonne un petit coin de jérémy. Il y a dans ce film trop de misère pour que l'on ait sensibilité à son petit essai de courage.

L'homme mérite d'être peint

Salon d'Automne

Salon des Tuileries

Surindépendants



Boris TASLITZKY. — Pêcheurs bretons

L'ouverture de la Saison artistique a eu cette année un éclat inaccoutumé. Le mérite en revient au Salon d'Automne, auquel furent consacrés dans divers publications plus de colonnes qu'on n'en mit jamais à la disposition des critiques d'art. Pour ne s'en tenir qu'aux Salons, ce mois d'octobre a vu s'ouvrir en outre le Salon des Tuileries, à la Galerie Charpentier, et le Salon des Surindépendants, au Parc des Expositions de la Porte de Versailles. Manifestations d'importance inégale, sans doute, mais qu'il est bon de signaler pour faire le point en ce début de saison.

C'est à juste titre que le Salon d'Automne a la vedette. Depuis sa fondation, qui remonte à près d'un demi-siècle, ce Salon a vu naître tous les grands mouvements de l'Art contemporain. Son histoire se confond avec celle de l'École de Paris, ce qui n'est pas un mince titre de gloire. Après quelques années d'essoufflement, le voici replacé à l'avant-garde : une fois de plus nait un mouvement dont on peut déjà prévoir qu'il bouleversera le déve-

pement de la peinture de notre temps.

La critique ne s'y est pas trompée en portant surtout ses coups ou ses louanges sur la Salle I. La Salle I, c'est déjà presque un fait historique. C'est là qu'ont été rassemblées quelques œuvres dont le caractère commun réside dans le choix de sujets sociaux, exprimés par des moyens réalistes, en rupture avec les recherches formelles, de pure technique, qui constituaient les critères d'avant-

gardes depuis quelques années. Le tableau d'André Fougeron, « Hommage à André Houllet », inspiré par la mort d'un militant communiste, assassiné pendant qu'il collait des affiches, est incontestablement l'œuvre la plus représentative de cette salle. On se souvient que l'année dernière Fougeron avait exposé « Les Parisiennes au marché », et Boris Taslitzky, « Les Délogés », deux toiles qui firent beaucoup de bruit.

Au Salon de 1949, nous retrouvons ces deux artistes, plus sûrs de leurs moyens ; mais autour d'eux s'est groupée une bonne vingtaine de peintres qui attestent que le mouvement a gagné en ampleur. Citons parmi les plus représentatifs, Amblard (La veillée à l'écurie), Zambaux (Dimanche), Milhaud (La Garavane de la Paix), Marie-Anne Lansiaux (Le Jardin de banlieue), Sautreau (La Construction), Goldkorn (Le Ghetto de Varsovie), et n'oublions pas la belle statue du sculpteur marseillais Roc, « La Guerre ».

Toutefois, il serait faux de parler ici d'une école. Les toiles de la Salle I présentent une grande variété dans l'exécution, voire dans la conception. Elles démontrent avec évidence que la réalité, même et surtout dans sa forme sociale, offre à toutes les nuances de la sensibilité un champ très large et une grande liberté d'expression.

Une seconde observation : c'est que, par rapport à l'ensemble du Salon, et quelles que soient les qualités d'exécution, la Salle I s'élève par ses valeurs de contenu.

Nous sommes en présence d'un fait irrefutable : la recherche artistique ne peut plus désormais s'élever sur le vide. L'expérience de la Salle I met la peinture en demeure de dire quelque chose ; elle rejette les recherches de forme dans le passé.

Cette démonstration ne serait pas complète si elle ne s'accompagnait précisément d'un recul très net de l'art abstrait. Il y a quelques années, les œuvres abstraites tenaient une très grande place dans le Salon et représentaient ce qu'il était convenu d'appeler l'avant-garde. Cette année, elles n'ont pu remplir plus ou moins artificiellement dans la salle consacrée à l'hommage du regretté Charles Walch, mort prématurément dans le courant de l'année. Le contact qu'elles ont à subir de ce fait avec les œuvres de Walch lui-même, pleines de force et de santé, avec le vigoureux Port de Sète de Desnoyer, avec les toiles de Villon, de Rouault, de Gœrg, etc., ne fait qu'accroître la supériorité des talents qui puisent leurs forces dans la réalité.

Il faut en conclure que si la Salle I donne au réalisme une portée plus grande par l'introduction d'un contenu social, on ne peut prétendre ou insinuer qu'elle ait le monopole du réalisme. Le réalisme est un peu partout dans ce Salon, et il s'y montre, d'une façon générale, en progrès. Les traditions d'objectivité de l'art français sont plus vivantes que jamais et tendent à reprendre le dessus.

C'est généralement dans le paysage que ce réalisme s'exprime avec le plus d'aisance. On ne peut manquer d'être frappé, dans l'ensemble, par l'infériorité des représentations de la figure humaine. Qu'est-ce à dire, sinon que le paysage est un refuge, le dernier, pour l'artiste épris de réalité, qui n'ose encore aborder le fait social ou n'a pas vu le sens de la réalité so-

ANATOLE FRANCE

DIALOGUE SUR L'ANTISÉMITISME

A l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de la mort d'Anatole France, M. Claude Aveline, auquel son érudition française confère une autorité indiscutable, a choisi pour les lecteurs de Droit et Liberté un texte très peu connu du grand écrivain.

On verra que ce Dialogue sur l'Antisémitisme, qui figure dans un recueil de 1902 : Opinions Sociales, est digne de ce que l'Histoire Contemporaine offre de meilleur.



Madame Césaire

Moi, je suis antisémite de sentiment.

Monsieur Bergeret

Il n'y a pas de raison à opposer à celle-là. Mais le sentiment n'autorise pas l'acte. C'est à nous-mêmes que vous faites tort en étant injuste envers les juifs. L'arrêt du Conseil de guerre qui a condamné Dreyfus innocent cause plus de dommage aux juges qu'à leur victime.

Madame Césaire

C'est une antipathie qui me vient de naissance.

Le citoyen Coton

Ou plutôt ne l'avez-vous pas prise dans les petites histoires salées qu'on vous donnait à lire quand vous étiez enfant ?

Madame Césaire

Je ne crois pas.

Monsieur Bergeret

Du moins avez-vous pu remarquer, madame, que les juifs sont traités de coup d'amour et beaucoup de haine dans ces menus livres de doctrine chrétienne. Avant Jésus-Christ, ils sont le peuple élu, la nation chérie de Dieu, Bossuet les loue comme jamaïs rabin n'osa le faire. Mais après Jésus-Christ tout change. Ils sont accomplis le plus grand des crimes : ils sont des maudits. Le traître Judas devient le symbole de toute leur race. Sans doute vous leur reprochez la mort de votre Dieu.

Madame Césaire

A propos ! J'ai lu, dans un article très bien fait, que Jésus n'était pas juif, qu'il était né en terre des gentils, qu'il était aryen. Je m'en doutais. Mais j'ai été bien content d'en avoir la certitude.

Monsieur Bergeret

Vous croyez, madame, que Jésus n'était pas juif. Alors faites-vous des deux généalogies par lesquelles Luc et Matthieu rattachent le Messie à la race de David, pour l'accomplissement des prophéties ?

Madame Césaire

Je n'en fais rien. Je suis trop contente que Jésus-Christ ne soit pas juif.

Monsieur Romancy

Moi je suis ennemi des juifs, et ce n'est pas pour des raisons confessionnelles. Je leur reproche d'être cosmopolites. Et je considère le cosmopolitisme comme le plus grand danger qui menace la France.

Monsieur Bergeret

Si c'est d'être cosmopolite que d'être d'origine chez tous les peuples, il est vrai que les juifs sont cosmopolites de nature et de tempérament. Ils le furent toujours. Ils l'étaient avant que le délicieux Titus eût grandement favorisé cette inclination naturelle en faisant de la Judée un désert. Mais il faudrait rechercher si les juifs ne sont pas capables de s'attacher à leur patrie adoptive. On reconnaît en France que les juifs d'Allemagne sont Allemands. On reconnaît en Allemagne que les juifs français sont Français.

Monsieur Romancy

Les juifs n'ont pas de patrie. Ils sont agitateurs ou spéculateurs. Ils procèdent au dépouillement méthodique des chrétiens. Cela crève les yeux.

Monsieur Bergeret

Il y a quatre-vingt mille juifs en France. Tous ne sont pas agitateurs. Le plus grand nombre est pauvre ; autresfois, les soirs d'été, en passant par le faubourg Saint-Antoine, je voyais, sur des bancs, autour d'une petite place plantée d'arbres, des juifs déguenillés. Vieillards, femmes, enfants, filles aux noires chevelures, serrés les uns contre les autres, ils montraient, sous l'armée innombrable des étoiles, avec tranquillité, une misère antique d'un éclat oriental.

front et un appendice caudal, qu'ils répandaient du sang par le nombril le vendredi saint et qu'ils crucifiaient un enfant en cémonie. Il sait qu'il y a des Juifs occupés uniquement de justice et qui consacrent leur vie entière à l'affranchissement des prolétaires. Les distinctions de race ne le préoccupent point, parce qu'elles sont chimeriques et qu'il vit dans le réel, au dur contact de la nécessité.

Madame Césaire

Ah ! si, par exemple, il y a des ouvriers antisémites ; je les ai vus défiler sur les boulevards, devant le Cercle militaire, un jour de grande manifestation.

Le citoyen Coton

Ne vous faites pas d'illusions, madame, le prolétariat n'a été soulevé point de l'antisémitisme. Il a d'autres chats à fouetter.

Monsieur Romancy

Monsieur Coton, la question sémitique est une question vitale pour la France. Je suis propriétaire et agriculteur. Je parle en connaissance de cause.

Le citoyen Coton

Donc la lutte est entre l'aristocratie territoriale et l'aristocratie financière. C'est une guerre de possédants. L'ouvrier n'a pas à s'en mêler.

Monsieur Romancy

Il y a encore à l'antisémitisme d'autres causes profondes.

Monsieur Bergeret

J'en suis persuadé. L'antisémitisme politique et social, qui se rattache à l'antisémitisme religieux par les rallées de M. Méline et les moines journalistes de la Croix, est fomenté non seulement par l'aristocratie territoriale, agricole, qui ne peut soutenir la concurrence étrangère, s'appauvrir et s'épuiser, mais aussi par la petite bourgeoisie arriérée et routinière, qui ne sait pas s'adapter aux formes nouvelles, plus amples, de l'industrie et du commerce. Tout ce monde souffre, et s'en prend au juif qui prospère, et non pas toujours sans insolence.

Le citoyen Coton

Tout cela, c'est du battage ! On crie « Sus au juif » pour culbuter la République, et se ruier aux places. Le beau monde commence à sentir le besoin d'exercer, sous le Roi des fonctions lucratives. Il a fortement écopé dans le krach des Mines d'or. Les Mines d'or, c'a été le Panama de l'aristocratie.

Monsieur Romancy

Il y a un fait, c'est que le juif nous dévore. Mais patience ! Nous ne manquons pas d'énergie. On trouvera moyen, un jour, de lui faire rendre gorge, et on le mettra tout nu dehors.

Le citoyen Coton

Fort bien ! Mais quand vous aurez dépouillé et chassé Israël, lorsque M. de Rothschild aura vendu sa maison pour un âne, les travailleurs en deviendront-ils plus heureux ? Le régime capitaliste leur servira-t-il plus favorable ? Les patrons leur feront-ils de conditions meilleures ? Le jour de notre émancipation sera-t-il plus proche ? Pourquoi serions-nous antisémites ? Quelles raisons aurions-nous de préférer Rodin à Shylock ? Est-il plus agréable d'être dévoré par M. Vautour que d'être croqué par Moïse Geiermann ? Nous n'avons rien à voir avec la synagogue, mais nous nous méfions de Notre-Dame-mais, voilà le mal. Nous sommes également ennemis du capital juif et du capital chrétien. Nous regardons tranquillement les chrétiens et les sémites luter pour la galette. Que Jacob dépouille saint Pierre ou que saint Pierre mette la main sur le sac du juif, peu nous importe. Mais il nous sera agréable de voir la richesse se sous le Roi des fonctions lucratives. Notre mission sera de trouver, ainsi simplifiée le jour de la grande liquidation.

TEXTE CHOISI

PAR

Claude Aveline

tune, car il ne possédait rien, mais pour connaître la valeur numérique du nom de Dieu.

Monsieur Romancy

Je ne m'occupe pas des juifs qui se contentent de la science. Je m'attaque à la haute banque israélite, qui est cosmopolite par tradition et par intérêt.

Monsieur Bergeret

La haute banque catholique a-t-elle été dépeinte par le jeu du chrétien soit différent du jeu de l'israélite.

Madame Césaire

J'ai perdu dans les Mines d'or. Mon argent a passé aux juifs. Je ne m'en console pas. Il m'aurait été bien moins pénible d'être dépouillé par des chrétiens. Voyons, est-il possible de subir la loi de l'argent juif ? Je m'adresse à vous, monsieur Coton. Nous n'avons pas les mêmes idées en religion et en politique. Vous êtes pour la suppression du budget des cultes, ce qui serait une iniquité monstrueuse, une spoliation. Vous êtes pour la socialisation du capital... C'est comme cela qu'on dit, n'est-ce pas ?

Le citoyen Coton

Oui, madame.

Madame Césaire

C'est une chose affreuse ! Quand on a voulu mettre l'impôt sur le revenu, j'en ai été malade... Positivement ! Je connaissais la femme d'un ministre. Je suis allée la trouver. Je me suis jetée à ses genoux. Je lui ai dit : « Madame, ne permettez pas à votre mari d'accomplir cette infamie. » C'est vous dire que nous n'avons pas les mêmes opinions. Mais vous êtes Français, vous êtes Français de race, d'origine, Français de vieille souche...

Le citoyen Coton

Je suis le fils d'un cordonnier de la Vilette et d'une laitière de Palaiseau.

Madame Césaire

Et bien ! Est-ce que vous n'éprouvez pas pour le juif une invincible répulsion ? Est-ce que tout en eux, leur parler, leur aspect, ne vous choque pas ?

Le citoyen Coton

Excusez-moi, madame. Je n'ai pas de ces délicatesses. Au sortir de l'École normale je suis entré à la rédaction d'un journal socialiste. J'écris pour le peuple et je pense comme lui. Le bonhomme Prolo ne hait pas un homme pour la forme de son nez. Et puis, permettez-moi de vous le dire : il est affranchi des superstitions qui abêtissent les bourgeois et les rendent méchants. Il ne croit pas que les juifs ont une figure de bouc, des cornes, au

Sur ce point, on ne peut sincèrement approuver la formule adoptée par le Salon des Tuileries qui, loin de répondre à ce mouvement du grand public, s'est retiré dans une galerie privée. Ce Salon, déjà traditionnellement guindé et académique, n'a pas beaucoup à gagner à une telle retraite. Mais on peut penser que celle-ci a favorisé une manœuvre déjà amorcée au Salon d'Automne avec la rétrospective de Friesz et la rentrée de Legnault et Oudot, tous trois « pélerins de Weimar », à savoir l'offensive des anciens « collaborateurs ». C'est avec un véritable haut-le-cœur qu'on trouve aux Tuileries, en bonne place, Friesz, Derain, Vlaminck, Segonzan. Pour s'être fait dans l'ombre de blanchiment n'en est que plus odieux.

Ne cherchons ici notre satisfaction que dans les valeurs sûres. Les toiles d'Utrillo, de Bonnard, de Dufy, de Rouault, de Villon sont des choses que l'on aime à voir et à revoir ; un buste de Gilmont est toujours un grand monument de sculpture. Mais où est le mouvement du Salon, l'ouverture sur l'avenir ?

Est-ce aux Surindépendants que nous allons les trouver ? Ce Salon était en effet considéré jusqu'ici comme la pointe extrême de cet avant-gardisme formel qui se caractérise par un mépris total de la réalité et une entière licence dans le jeu des formes et des couleurs.

Il faut bien constater que ces pousseuses de haute volée ont quelque peine à se faire prendre au sérieux lorsqu'elles s'étaient sur quatre salles d'exposition. La licence devenue à ce point systématique et l'audace aussi généralisée ne peuvent apparaître que comme relevant de la plus regrettable facilité. Si l'on trouve à l'occasion dans cette confusion d'authentiques efforts, on ne peut que déplorer qu'ils soient à ce point déviés de leur but et, pour tout dire, stérilisés. Aussi bien est-ce un véritable réconfort que nous apporte Jules LeFranc avec son beau Paysage de Loches. La raison et le bon sens reprenant leurs droits, du même coup un admirable métier fait ressortir l'indigence et la gratuité des recherches qui ne s'élevaient pas sur l'émotion directe et un véritable sentiment de la nature. LeFranc s'affirme comme un véritable peintre et son envoi relève singulièrement le niveau du Salon.

Où est l'avant-garde ? La question se pose peut-être pour la première fois d'une façon sérieuse. Et cela, grâce au Salon d'Automne. Dès à présent, il apparaît que nous vivons depuis quelques années sur une convention ; le Salon d'automne fait apparaître que l'avant-garde de l'art ne peut être en dehors de l'avant-garde de l'humanité.

Jean MILHAU.

Le GANG des FOUS n'enverra plus de parfums à **La Dame en Noir**

Notre envoyé spécial
JOSEPH ROULETABILLE
nous téléphone :

Le flacon est brisé et le parfum ensorcelant de la Dame en Noir flotte comme un encens au-dessus des cinq cadavres de l'horrible tragédie...
Mystère, apparitions, crimes, folie, hallucinant tourbillon autour de la Dame en Noir, autour de la pauvre, de la chère Mathilde...



Mathilde, ex-épouse du meurtrier-cadavre-jantôme Larsen, fiancée récemment à Darzac, Mathilde se sent devenir folle entre les murs d'un château hanté...
Brûlant de lui venir en aide, moi, Rouletabille, je décide d'aller visiter la fameuse clinique d'allégués du sympathique docteur Croisy



Larsen, — qui n'est pas mort mais paralysé des deux jambes à la suite de son saut périlleux dans un égout, et par surcroît à moitié fou, — organise une rébellion à la clinique. Ci-dessus, le docteur Croisy, neutralisé par ses propres patients.



Le diabolique Larsen tend un guet-apens aux deux admirateurs de Mathilde. Il tue Darzac, m'assomme. Je me réveille un revolver dans la main. Je suis déclaré coupable et écroué « Tu vas vivre avec moi ! », déclare Larsen à Mathilde terrorisée.



Nuit d'angoisse. Un jeu, ancien trépane, jeu du violon... Larsen dit : « Mathilde, cette nuit est notre vraie nuit de noces... Tu ne me quitteras plus... Je te ferai faire une petite opération au cerveau et tu m'aimeras... »



Assommer un gendarme, lui emprunter son uniforme et sa moto, ce n'était peut-être pas très légal ; mais... Mathilde !
Larsen fut tué dans la bagarre, Croisy aussi, Mathilde délivrée, et moi innocent.
Mathilde va quitter sa robe de deuil pour m'épouser. Il n'y aura plus de Dame en Noir et je vais choisir un parfum tout à fait différent pour le lui offrir...

Le Parfum de la Dame en noir, film de Louis Daquin avec Serge Reggiani, Hélène Perdrière, Lucien Nat, et Marcel Herrand

Droit et Liberté

CONTRE LE RACISME ET L'ANTISÉMITISME, POUR LA PAIX

L'ÉPÉE DANS LE DÉSERT...

La « guerre froide » entre Londres et Washington, dont la récente dévaluation fut un des plus violents épisodes, se manifeste sous les formes les plus diverses.

Cette fois-ci, c'est d'un film américain qu'il s'agit.

Ce film, « L'Épée dans le désert », qui vient d'être présenté à New-York, traite de la lutte du peuple israélien contre la puissance mandataire britannique.

Il s'agit en somme de charger l'Angleterre de tous les péchés d'Israël.

Aussi les critiques de cinéma britanniques ont-ils accueilli plutôt froidement la nouvelle production hollywoodienne. « Ce film est une insulte à la Grande-Bretagne » écrit le Daily Graphic, qui ajoute : « Les producteurs voudraient le voir projeté en Angleterre : s'il vous plaît, messieurs, pas de ça chez nous ».

Du New-Chronicle : « On reconnaît là le style le plus pur des films d'Hollywood sur la résistance en Europe... Une différence, cependant : les soldats anglais sont représentés

comme aimablement stupides, là où les nazis étaient brutalement stupides ».

Selon Le Daily Express, ce film « montre l'armée (anglaise) comme une foule d'individus burlesques, irritables et indisciplinés ».

Enfin le Daily Telegraph note que « ce serait, pour le moins, une surprise, pour les spectateurs anglais, que de voir la brutalité peu commune avec laquelle les soldats du film traitent les civils juifs ».

...provoquera-t-elle UN DUEL?



Au Lycée Papa... Au Lycée Papa... ...AU LYCÉE PAPILLON

Walt Withman trouva son inspiration poétique dans la démocratie vie quotidienne :

(1) de l'Alaska; (2) de l'Amérique; (3) des usines automobiles; (4) des aviateurs. Indiquez la réponse exacte.

Robinson Crusoe est l'œuvre de :

(1) J. Swift; (2) S. Johnson; (3) S. Richardson; (4) Daniel Defoe. Indiquez la réponse exacte.

Une élégie est ordinairement :

(1) de nature triviale; (2) d'une longueur de cinq vers; (3) faite de réflexion et de méditation; (4) imprégnée d'histoire ancienne. Indiquez la réponse exacte.

Il y a dans un sonnet :

(1) quatre vers; (2) un nombre de vers déterminé; (3) quatorze vers; (4) vingt vers. Indiquez la réponse exacte.



Ces questionnaires ont été proposés à New-York à l'écrit des examens de High School Regents, qui équivalent, pardon... qui correspondent à la première partie de notre baccalauréat, et ouvrent les portes des universités.

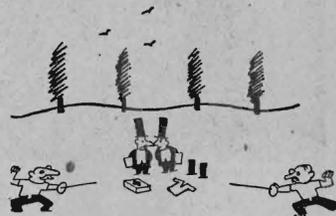
— Parlez moins fort, chérie, vous effrayez le poisson.

ÉLÉGANTE de la tête aux pieds



Et pourtant, pourtant, nos grands couturiers ont une préférence marquée pour...

A VINGT PAS



— Je crois qu'on a eu tort de faire choisir l'arme au vicomte et la distance au baron.



— Cache-toi, je compte jusqu'à 10.000.

GRAND BAL DE NUIT



Marie DUBAS

A L'OCCASION DE
LA PARUTION DU
PREMIER NUMERO
de
Droit et Liberté
hebdomadaire
du M. R. A. P.



Chajélé ROZENTAL

SAMEDI 29 OCTOBRE 1949
de 21 heures à l'aube

dans les somptueux salons de l'Hôtel Continental
2, rue Rouget-de-l'Isle (Métro : Concorde)

Vous danserez **FERNAND BOUILLON**
avec l'orchestre

Vous applaudirez vos vedettes préférées

MARIE DUBAS
CHAJÉLÉ ROZENTAL
du Théâtre Juif Y. K. U. T.

et... **BETOVE**

Il est prudent de retenir d'avance les tables pour le souper à **DROIT ET LIBERTÉ**, 6, Boulevard Poissonnière, PARIS. Tél : PRO 15-01 et la suite

Billets d'entrée en vente : M.R.A.P., 10, rue de Châteaudun, 120, rue de Belleville **DROIT ET LIBERTÉ** et tous les comités locaux du M. R. A. P.



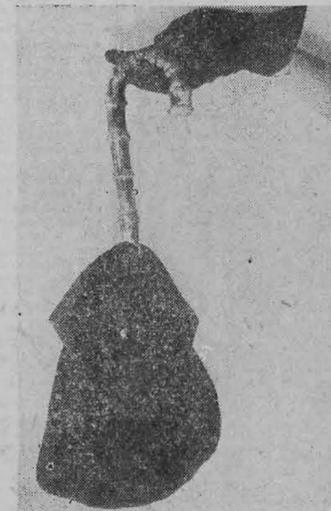
... ce large bicorne...



...ces longs gants de daim enrichis d'un bracelet de pierres précieuses (Dior)...



...cet escarpin très haut, réchauffé de fourrure (Moiyneux)...



...et ce sac, ô ce sac !... qui ressemble tant à un parapluie !

MON DOUX PÉCHÉ

Délicieux gâteaux à l'égyptienne : ménéas

Mélangez une livre de farine avec une demi-livre de beurre amolli. Pétrissez bien la pâte en ajoutant quelques gouttes d'eau de fleurs d'oranger.

Formez dans les mains des boules de la grosseur d'une petite pêche où vous enfoncerez, le pouce, de façon à former un puits.

Vous pouvez les farcir de deux manières : dénoyotez des dattes et écrasez-les sur le feu avec un bon morceau de beurre ou pilez des amandes avec du sucre, de la cannelle et de la fleur d'oranger. On peut ajouter à cette farce des pistaches ou des noisettes.

Remplissez les puits avec l'une ou l'autre de ces préparations. Posez les boules sur un plateau beurré. Faites cuire pendant vingt minutes à four très chaud. Saupoudrez de sucre fin. Les ménéas doivent être à peine dorés.